

## **Femmes et frontières en Méditerranée**

### **Transcription de la discussion avec Camille Schmoll**

**Programme PRESAGE** : Bienvenue dans Genre, etc, le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

Depuis 2014, plus de 2 millions de personnes sont arrivées en Europe par la mer. 21 800 migrantes et migrants ont péri en chemin.

La traversée de la mer Méditerranée est considérée comme l'une des routes migratoires les plus dangereuses au monde. Et les femmes sont nombreuses à entamer cette traversée : selon l'Organisation internationale pour les migrations environ 20% des personnes arrivant en Europe méridionale par la mer sont des femmes.

Ces femmes sont d'abord *migrantes*, elles se déplacent d'une région du monde, à une autre.

À leur arrivée en Europe, elles deviennent souvent des *demandeuses d'asile* c'est-à-dire qu'elles sollicitent une protection afin d'être reconnues comme ayant fui leur pays en raison de menaces sérieuses pour leur vie.

À l'issue de cette procédure de demande d'asile, elles obtiennent parfois le statut légal de *réfugiées* ou poursuivent leur parcours en situation irrégulière.

Camille Schmoll est géographe, directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Dans *Les Damnées de la mer*, son dernier livre publié aux éditions de La Découverte en 2020, elle analyse les parcours migratoires des femmes ayant traversé la Méditerranée.

Bonjour Camille Schmoll.

**Camille Schmoll** : Bonjour Violette

**PRESAGE** : Pour commencer, j'aimerais revenir sur votre discipline et votre champ de recherche. Est-ce que vous pourriez nous expliquer ce qu'est la géographie féministe ?

**C.S.** : Alors, la géographie féministe c'est un champ d'études qui s'est développé disons dans les 20 - 30 dernières années autour d'une approche critique à la fois du regard porté par les géographes sur le monde, on a beaucoup critiqué le biais androcentré des géographes, et puis en même temps qui s'intéresse à la dimension spatiale des rapports de pouvoir et en particulier évidemment des rapports de genre. Donc cette géographie féministe elle porte sur des objets très très différents mais c'est vrai que de nombreuses géographes féministes se sont intéressées à des questions de géographie politique dont les migrations font partie en montrant comment le fait de s'intéresser à des échelles fines, à des petits échelles - puisque l'objet des géographes c'est aussi l'échelle, c'est l'articulation des échelles du micro au macro - et ces géographes féministes, elles montrent comment s'intéresser aux petites échelles (ça peut être l'échelle du corps, de l'espace domestique, du quartier, du voisinage, voilà), ces échelles là nous disent beaucoup aussi des macro-échelles, c'est-à-dire des rapports géopolitiques de la violence du monde et donc

c'est aussi une façon pour les géographes avec leurs outils, c'est à dire l'analyse multiscalaire par exemple, c'est aussi une façon d'interroger les frontières arbitraires classiques qu'on pourrait poser et qui ... donc c'est le propre de la démarche féministe : interroger, finalement, l'opposition entre ce qui est de l'ordre du familial et ce qui est de l'ordre du social plus largement ou du politique, ce qui est de l'ordre du privé, ce qui est de l'ordre du public, ... donc ça c'est notre façon de procéder en géographes. On travaille sur les échelles, les articulations d'échelles, et les nouvelles échelles...

**PRESAGE** : D'accord. Et votre livre, Les Damnées de la mer, il s'appuie sur une longue enquête ethnographique. Est-ce que vous pourriez nous expliquer en quoi ça consiste cette méthodologie ? Et comment concrètement sur le terrain vous avez procédé ?

**C.S.** : Alors, l'ethnographie traditionnellement c'est plutôt l'ethnographie d'un lieu, d'un quartier, d'une communauté, d'un peuple, mais l'ethnographie des migrations - et puis dans un contexte plus généralement de mondialisation - les personnes qui pratiquaient, les chercheurs et les chercheuses qui pratiquaient traditionnellement l'ethnographie, se sont mis à effectuer des ethnographies en mouvement, des ethnographies mobiles ou multi-localisées ou multi-situées. Donc ça vient évidemment de l'anthropologie, mais c'est une approche, une méthode, qui est aussi de plus en plus mobilisée par d'autres disciplines et notamment les géographes. Donc l'ethnographie que j'ai effectuée c'est une ethnographie avant tout des lieux frontières. Donc ces lieux dans lesquels la trajectoire des femmes qui ont traversé la Méditerranée et sur lesquelles je travaille est interrompue. C'est des lieux d'interruption des trajectoires et c'est des lieux aussi de contrôle. Et donc j'ai observé ces lieux et il était très important pour moi de ne pas me limiter à un seul lieu mais de montrer comment ce que j'observais dans ces lieux se retrouvait d'un lieu à l'autre. Donc j'ai travaillé sur plusieurs lieux : des centres de rétention, des centres d'accueil temporaire, des centres d'hébergement, qui ont tous pour point commun d'être situés aux marges sud de l'Europe, - marges internes, c'est à dire essentiellement Italie du centre, du sud et Malte - et de servir à l'Union européenne comme lieu de tri et d'attente, un espèce de sas on pourrait dire pour ces populations qui traversent la Méditerranée. On retrouve des lieux similaires dans d'autres parties de l'Europe évidemment : en Europe orientale, en Grèce bien entendu, et puis à l'extérieur de l'Union européenne aussi dans les marges sud par exemple, en Turquie également. Donc il n'y a pas de spécificité des pays sur lesquels je travaille mais par contre il y a vraiment des types de lieux qu'on retrouve un peu partout aujourd'hui et qui sont liés à la politique migratoire européenne. Donc c'est ça l'ethnographie : c'est essayer de rester longtemps à observer dans ces lieux, c'est de comprendre ce qui s'y passe, quels sont les points communs entre les différents lieux ou éventuellement aussi quelles sont les différences et puis c'est aussi un suivi que moi j'ai pratiqué de façon, en fait, distante, c'est à dire que je suis restée en contact avec les personnes que j'ai rencontrées dans ces lieux et j'essaie de suivre à distance leurs parcours. Leurs parcours migratoires évidemment ne s'arrêtent pas aux portes de l'Europe on les retrouve ensuite ailleurs en Allemagne, en Italie, aux Pays-Bas, en France, ... et donc j'essaie de suivre leurs trajectoires. Parfois même je les rencontre à nouveau, je les revois. Mais c'était très important de maintenir cette approche aussi un peu disons longitudinale c'est-à-dire cette idée de ne pas saisir uniquement un moment de la trajectoire mais de pouvoir continuer à être en lien avec ces personnes.

**PRESAGE** : Et donc les femmes que vous avez interrogées. Pourquoi est-ce que vous avez choisi spécifiquement ces personnes qui je crois représentent seulement une petite partie des migrations ?

**C.S.** : Oui alors une petite partie... tout est relatif : vous avez parlé de 2 millions de personnes qui ont traversé la Méditerranée depuis 2014, et dans ces 2 millions de personnes il y a quand même à peu près 20% de femmes, donc c'est pas si petit que ça. En fait tout dépend... il faut rappeler aussi que ces traversées là, ces traversées dites "irrégulières" - enfin c'est la façon dont Frontex décrit ces traversées de la Méditerranée - sont déjà une petite partie des migrations internationales : c'est à dire que il ne faudrait pas penser que ces migrations là représentent les migrations internationales. Et puis dans ces migrations il est vrai qu'il y a moins de femmes, et en plus on a tendance - ou elles ont elles-mêmes tendance ces femmes - à s'invisibiliser. Donc en réalité ce qui m'a intéressée c'était justement de mettre en avant ces figures de la migration féminine.

Alors c'est un petit peu aussi une façon de parler différemment de la migration, c'est à dire que aller voir l'expérience des femmes c'est aussi une façon de réinterroger tous nos stéréotypes, tous nos clichés sur les migrations et de montrer que à travers la diversité des expériences féminines on touche aussi à la diversité de la migration en tant que phénomène aujourd'hui. Et donc c'est aussi ça qui m'intéressait mais c'est aussi une façon de rendre visibles des migrations qui le sont peu. C'est pas le cas des migrations féminines en général parce qu'il y a beaucoup de recherches, il y a beaucoup de travaux sur les migrations féminines c'est pas du tout quelque chose qui a été sous-exploré par les chercheuses et les ... enfin surtout les chercheuses. Mais par contre c'est vrai que dans ce cas spécifique des circulations des traversées méditerranéennes on avait eu assez peu de travaux.

**PRESAGE** : Donc je crois qu'au cours de votre enquête vous avez rencontré à peu près 80 femmes migrantes qui vous ont raconté leurs parcours et en analysant leurs récits, vous avez réussi à isoler trois moments-clés de ce processus migratoire : d'abord le passage en Libye - qui est souvent synonyme d'emprisonnement et de violences sexuelles ; ensuite la traversée dangereuse de la Méditerranée ; et enfin l'arrivée en Europe - le plus souvent comme vous l'avez dit en Italie, à Malte et parfois en Grèce. Et votre livre il montre, et vous avez aussi commencé à en parler, que le parcours migratoire ne s'arrête pas à l'arrivée en Europe. Est-ce que justement vous pourriez nous parler un petit peu plus de ces périodes d'attente qui suivent leur arrivée sur le territoire européen ?

**C.S.** : Oui, alors, il est vrai que le livre il souhaite aussi pas seulement entrer dans les motivations de la migration - ça c'était quand même important : c'est un autre point commun entre ces femmes, c'est qu'il y a des motivations genrées à l'origine du départ même si elles sont très variées donc voilà elles sont difficilement comparables - mais en tous cas il y a des motivations genrées au départ. Ensuite il y a ces différentes étapes qui sont très importantes dans leurs récits mais c'était très important pour moi de ne pas m'arrêter aux portes de l'Europe et de montrer comment une fois arrivées en Europe, en fait, les difficultés continuent.

Pour moi c'est le grand échec de l'Europe aujourd'hui : c'est qu'à force de vouloir avoir une vision dissuasive, une approche dissuasive des migrations, c'est à dire en cherchant par tous les moyens à empêcher ces flux, à empêcher ces traversées, on en oublie la question de l'accueil, de l'intégration (qui est un bien grand mot mais qui est un mot dont on aurait besoin aujourd'hui), ... Et au final ces femmes se retrouvent dans des situations

semi-carcérales, il faut bien utiliser les mots, puisqu'elles sont dans des centres dans lesquels elles sont extrêmement isolées, desquels elles ont du mal à sortir et avec une surveillance très importante de leurs pratiques. Donc elles sont vraiment dans des situations disons dans lesquelles elles sont privées, en fait, de capacité d'agir sur leur entourage, sur leur environnement, sur leur vie, et dans des situations d'attente qui se prolongent parfois très longtemps puisque la question de la durée de la demande d'asile et de l'attente d'une réponse à la demande d'asile est vraiment véritablement un problème, en particulier au sud de l'Europe. Donc j'ai voulu décrire leurs vies quotidiennes dans ces lieux et j'ai voulu montrer, en fait, aussi, comment à la manière d'un jeu de l'oie un peu cruel elles sont souvent renvoyées à la case départ ou du moins à la case de leur entrée en Europe. C'est à dire que quand elles essaient de quitter ces fameux lieux d'attente et qu'elles essaient de partir vers d'autres destinations en Europe parce qu'elles y ont des proches, parce qu'elles y ont des amis, parce qu'elles ont la possibilité d'y trouver un travail ou un logement, et bien on va les renvoyer à la case départ. Et ça c'est la question de Dublin, de la convention de Dublin qui est un véritable problème aujourd'hui en Europe. Parce que même si finalement en Europe aujourd'hui il y a très peu de "dublinage", c'est à dire que les gens sont rarement renvoyés au point de départ, c'est une exception - moi j'en ai rencontré quelques unes quand même mais bon -, de fait les femmes vont rester dans l'irrégularité en attendant que cette fameuse période - alors en France c'est je crois 18 mois pendant laquelle elles risquent d'être renvoyées au point de départ - soit passée. Donc on se retrouve avec des femmes qui ont des trajectoires d'irrégularité très fortes une fois en Europe et donc qui ont de très très grandes difficultés. Et donc on peut même parler je pense d'errance, de trajectoires d'errance alors qu'elles devraient une fois arrivées en Europe pouvoir, en quelque sorte, guérir ou du moins se soigner de tout ce qu'elles ont vécu en route avant d'arriver en Europe. Et c'est pour moi c'est un immense échec et ça pose des questions très importantes en termes aussi de mobilité spatiale, de mobilité entravée ou de mobilité contrainte, parfois, de ces femmes.

**PRESAGE** : Et vous avez un petit peu commencé à nous en parler aussi au début de notre échange : vous, vous adoptez dans votre analyse une approche transcalaire, c'est-à-dire que vous étudiez trois grandes échelles géographiques : le corps, l'espace domestique et l'espace numérique. Est-ce que vous pourriez nous dire pourquoi vous avez choisi d'isoler précisément ces trois espaces ?

**C.S.** : Alors effectivement c'est une des spécificités des approches de géographie féministe de travailler des échelles plutôt micro : donc le corps, l'espace domestique. Et moi ce qui m'a intéressée c'est de travailler comment, finalement, le corps et l'espace domestique sont des échelles sur lesquelles les femmes ont encore une emprise : puisqu'elles ne peuvent pas maîtriser leur trajectoire - en tous cas dans les moments où moi je les rencontre puisqu'elles ont du mal à maîtriser leurs trajectoires - elles vont essayer au moins de contrôler ces micro-échelles et d'y développer une forme d'autonomie, j'y reviendrai peut-être après. Donc en fait l'idée c'est que elles organisent, elles aménagent l'espace domestique, elles développent des techniques - on pourrait dire des techniques du corps - pour avoir une forme de maîtrise sur leur vie quotidienne. Évidemment c'est de l'infra-politique, c'est vraiment des micro-stratégies des tactiques pour essayer d'améliorer leur quotidien. La vérité c'est que le corps est aussi un lieu d'intenses contrôle et surveillance de la part de celles et ceux qui sont en charge du contrôle migratoire qui peut être y compris des travailleurs sociaux d'ailleurs puisque aujourd'hui on a une espèce de

mélange malsain entre contrôle et accueil, entre humanitaire et sécuritaire qui est éminemment problématique y compris pour les personnes qui travaillent dans ces lieux qui sont aussi vraiment très éprouvées par cette situation. Donc en fait le corps et l'espace domestique c'est d'abord des échelles par lesquelles s'exerce le contrôle, mais c'est aussi des échelles de résistance.

Quant-à l'espace numérique c'est un espace extrêmement important aujourd'hui on l'investit de plus en plus en géographie mais aussi dans les études migratoires pour montrer comment c'est le lieu d'établissement de nouveaux liens, c'est le lieu dans lequel on fait des rencontres, mais c'est aussi le lieu dans lequel on garde contact avec notamment le lieu d'origine mais aussi les personnes avec lesquelles on a voyagé. Par exemple, les femmes sur lesquelles j'ai travaillé sont régulièrement en contact avec leurs familles, certaines ont laissé derrière elles des enfants, ... donc c'est un lieu très très important mais aussi un lieu dans lequel on parle de migrations au sens où on met en scène sa propre migration. Et les réseaux sociaux dans lesquels on poste des photos, on poste des vidéos, des images de soi, sont des lieux finalement de reconstruction, de récit autour de la trajectoire migratoire. Un récit qui peut être fictif mais peu importe, un récit de soi qui permet aussi d'aller de l'avant et de se reconstruire.

**PRESAGE** : Et vous avez commencé à nous parler un petit peu d'autonomie. Il y a un concept que vous développez dans le livre qui est celui "d'autonomie en tension", est-ce que vous pourriez nous l'expliquer ?

**C.S.** : Alors l'idée d'autonomie en tension c'est de dire que même dans des contextes extrêmement contraints où il y a un contrôle très fort sur le quotidien, sur le corps des femmes, sur leurs pratiques, sur leur mobilité bien entendu, les femmes parviennent malgré tout à mettre en place en s'organisant collectivement, à travers des tactiques comme je l'ai dit avant qui passent notamment par le corps mais pas seulement, par la mobilité, par le fait de se faire passer un téléphone portable, une tablette, qui permette d'entretenir un lien avec l'extérieur, d'essayer de développer par le flirt aussi avec des personnes rencontrées aux alentours des centres d'hébergement, tout cela, les réseaux de copines, permet malgré tout d'essayer de développer des micro-formes de résistance en fait dans ces contextes extrêmement contraints. Et pour moi c'est très important c'est ce que le géographe Emmanuel Ma Mung appelle le "point de vue de l'autonomie" mais évidemment cette notion d'autonomie elle a été amplement travaillée en particulier par les féministes dans une critique de l'autonomie kantienne, d'une autonomie complètement abstraite et désarrimée des rapports de pouvoir et des contraintes sociales. Et donc je me suis inspirée de tous ces travaux sur l'autonomie en fait pour montrer comment l'autonomie est quelque chose qui se manifeste y compris tout simplement à l'origine au départ c'est à dire qu'en fait l'acte de migrer lui même pour moi est un acte d'autonomie et déjà faire preuve de... migrer... faire le choix de migrer, parce que malgré tout, malgré les contextes d'origine qui peuvent être extrêmement durs, il y a toujours quand même une dimension de choix, c'est déjà un acte d'autonomie. Et pour moi c'est important d'insister là dessus parce que ça me permet aussi de prendre de la distance par rapport à une vision extrêmement victimisante de la migration dans lequel on ne verrait ces femmes que comme des victimes de, alors, des victimes de la traite, des victimes d'hommes de leur pays, des victimes de la pauvreté, tout ce que vous voulez. C'est bien entendu en partie de cas mais il faut toujours maintenir ce point de vue là, ce regard sur leurs initiatives, sur leurs parcours, sur leurs trajectoires, sur leurs stratégies,

parce que ça fait aussi partie de la question migratoire et a fortiori peut-être pour les femmes et donc il ne faut pas l'oublier.

**PRESAGE** : Merci et je voudrais vous demander pour finir : est-ce que et comment les parcours migratoires ils pourraient contribuer à redéfinir les normes qu'on associe à la féminité ?

**C.S.** : Alors les parcours migratoires que ça soit pour les hommes ou pour les femmes ce sont par définition des moments d'intense négociation des normes. Parce que d'abord se déplacer ça veut dire rencontrer, aller à la rencontre de l'Autre, de nouveaux mondes, de nouveaux contextes, et donc c'est une redéfinition constante et une négociation constante. Donc ça c'est un premier point. Moi je pense que c'est vrai que on peut aborder le parcours migratoire comme un moment particulièrement important de redéfinition des normes même si il faut se méfier parce que en réalité je m'en rappelle l'avoir entendu, c'était Juliette Rennes qui parlait de ça, qui expliquait combien quand il y avait quelque chose qui bougeait d'un côté de l'autre côté il pouvait y avoir des retours en arrière. C'est à dire que ces négociations elles sont extrêmement fines et si les femmes par exemple elles gagnent en autonomie - si on veut dire les choses comme ça, même si elles sont déjà en autonomie avant de partir parce que sinon elles ne partiraient pas ça ne serait pas elles qui partiraient - donc en fait si elles gagnent en autonomie sur certains plans et bien sur d'autres la situation des rapports de genre en route est telle qu'elles en perdent énormément. C'est à dire qu'une avancée sur un domaine, sur un espace, sur un ... voilà, par exemple en termes de travail ou de aussi d'autonomie par rapport peut-être aux hommes ... sur d'autres points va amener aussi à un réancrage dans de nouveaux rapports de pouvoir. Évidemment la question de la violence sexuelle en route étant l'exemple peut-être le plus parlant de cette assignation aussi à l'immobilité qui est un classique des normes de genre. Donc femmes assignées à leur pays d'origine, femmes assignées à leur village, à leur espace domestique, à leur quartier, ... Et donc en soi déjà la migration est une transgression finalement des normes de genre

**PRESAGE** : Merci

**C.S.** : Merci à vous

**PRESAGE** : Merci à Camille Schmoll pour cet échange et merci à vous pour votre écoute.

Genre et cetera, c'est le podcast de PRESAGE, le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po. La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription de cet épisode est disponible en description et pour aller plus loin, vous retrouverez - aussi en description - des liens vers différentes références bibliographiques comme le livre de Camille Schmoll *Les Damnées de la mer*.

Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à nous le dire sur votre plateforme de podcast préférée ou sur les réseaux sociaux Twitter et Facebook : @PRESAGEgenre

À bientôt